

Revue Internationale de

ISSN 0980-1472

systemique

LA RECHERCHE-ACTION

Vol. 6, N° 4, 1992

afcet

DUNOD

AFSCET

Revue Internationale de
systemique

Revue
Internationale
de Sytémique

volume 06, numéro 4, pages 435 - 454, 1992

Vers une épistémologie de la recherche-action

Michel Liu

Numérisation Afscet, août 2017.



Creative Commons

VERS UNE ÉPISTÉMOLOGIE DE LA RECHERCHE-ACTION

Michel LIU¹

Résumé

Cet article présente la recherche-action comme une des manifestations de la révolution scientifique au sens de T. Kuhn dans les sciences de l'Homme. Il propose un référentiel épistémologique construit à partir des paradigmes utilisés lors de la mise en œuvre des recherche-action telles qu'elles se sont déroulées depuis un demi-siècle. Il examine également les liens qui existent entre ce référentiel épistémologique et les changements épistémologiques que la révolution scientifique a introduits dans la physique et en biologie.

Mots clés : Recherche-action, paradigme, épistémologie, connaissance scientifique, positivisme, vraisemblance, prévision, faisabilité.

Abstract

Action research is considered as an output of the ongoing "scientific revolution" in T. Kuhn's terms, in the domain of social sciences. An epistemologic framework, constructed from the paradigms used by action research practitioners since K. Lewin, is proposed. It is compared with the epistemological changes introduced in other sciences such as physics and biology.

Key words: Action research, paradigm, epistemology, scientific knowledge, positivism, verisimilitude, prevision, feasibility.

Il apparaît de plus en plus évident, à mesure que les années passent, que la connaissance scientifique est dans une phase de révolution au sens kuhnien du terme. Cette « révolution » n'épargne aucune science. Au début de ce siècle la relativité et la mécanique quantique ont bouleversé la physique, science qui régnait depuis le 17^e siècle sans aucune remise en cause et qui était

¹ Professeur à l'Université Paris-Dauphine.

considérée comme le modèle unique de la pensée scientifique. Les années ont confirmé la position de Jean Ullmo qui écrivait en 1958 : « la biologie va ouvrir à la pensée des domaines inconnus, elle remplacera la physique dans son rôle d'école où la pensée fait son apprentissage », car les réflexions et les débats des biologistes sont à l'heure actuelle ceux qui font le plus avancer la réflexion épistémologique.

Nées il n'y a guère plus d'un siècle, les sciences de l'Homme s'efforçaient d'acquérir une légitimité scientifique à partir d'approches très différentes, telles que celle de Durkheim et celle de Weber, lorsque cette révolution est venue ajouter sa complexité à cette tentative. Il en résulte de nos jours une situation très contrastée. La partie la plus académique de ces disciplines continue à chercher une légitimité dans un idéal néo-positiviste, ce qui la conduit à être parfois « plus physicienne que les physiciens » puisqu'il lui arrive de défendre des points que les physiciens eux-mêmes considèrent comme dépassés. La grande majorité des chercheurs recourent à des compromis entre les principes positivistes qu'on leur a enseignés comme étant les canons de la rigueur scientifique et les nécessités de leur travail de terrain qui leur interdisent de les appliquer; en témoignent leur malaise et leur surprenante absence de travaux épistémologiques. Enfin, un petit nombre de chercheurs insatisfaits explorent des voies nouvelles.

La recherche-action est une des traductions de la « révolution » scientifique en cours dans le domaine des sciences de l'Homme. Elle s'oppose aux principes positivistes avec un radicalisme qui effraie par son altérité et suscite une hostilité de la part des milieux académiques. Étant une pensée en cours de constitution, elle est pleine d'interrogations et d'incertitudes sur elle-même et ne peut se présenter comme une pensée complètement fondée sur des arguments solides. Elle est donc vulnérable à la critique et n'occupe qu'une place modeste dans le système de pouvoir et dans l'enseignement de ces disciplines. Néanmoins, nous considérons comme un indice significatif de sa pertinence et de sa portée le fait que les chercheurs en quête de voies nouvelles la redécouvrent ou la rejoignent.

Dans cet article nous examinons les fondements épistémologiques de la recherche-action. Nous montrerons en premier lieu en quoi elle ne peut se situer dans le référentiel épistémologique de la recherche classique. Puis nous proposerons une formulation des principes épistémologiques fondée sur l'expérience tirée du déroulement des recherches-action qui ont été réalisées depuis plus d'un demi-siècle et nous discuterons de la portée et des problèmes que recèle cette première esquisse d'un référentiel épistémologique de la recherche-action.

1. Le référentiel épistémologique de la physique classique et la recherche-action

Nous adopterons l'appellation « référentiel classique » pour nous référer au modèle scientifique illustré par la pratique de la recherche en physique classique. Nous préférons cette appellation à celle de référentiel positiviste, car ce dernier concerne un mouvement plus tardif et plus large. Nous rappellerons les traits essentiels du référentiel classique à partir du point de vue que nous adopterons pour construire le référentiel épistémologique de la recherche-action; c'est-à-dire en examinant les principes qui fondent l'activité de recherche essentielle de la physique classique qu'est l'expérimentation en laboratoire.

1) L'indépendance entre le phénomène et l'observation

Ce principe stipule que les activités de recherche n'ont aucun effet sur l'objet étudié. Ce dernier reste identique à lui-même qu'il soit « sous étude » ou « hors étude ». La validité de ce principe n'a pas été remise en cause en physique classique, mais est réfutée en physique quantique. De ce fait, il devient en physique un principe dont la validité est restreinte aux cas limites où l'interaction entre l'observation et le phénomène est extrêmement faible et peut être négligée.

Ce principe a posé problème aux sciences de l'Homme dès leur avènement, car il est impossible à réaliser lorsque le recueil de données implique une interaction entre le chercheur et la situation étudiée. Il a joué le rôle d'une norme idéale impossible à atteindre, et il est devenu un critère d'appréciation des méthodes. Une méthode serait d'autant plus scientifique, qu'elle serait non-perturbante. La recherche-action contredit dans sa pratique ce principe puisque le chercheur modifie la situation qu'il étudie.

2) Répétabilité, universalité et permanence

L'importance de ce principe pour le référentiel classique se révèle dans la procédure de validation empirique d'une proposition. Celle-ci repose sur la possibilité pour toute personne d'obtenir en tout temps et en tous lieux, le résultat prédit par cette procédure. L'expérience de laboratoire doit pouvoir se reproduire pour que ses conclusions soient considérées comme scientifiques. On voit que dans cette procédure de validation les trois caractéristiques énoncées sont liées. Appelons ce principe : principe de déterminisme et remarquons qu'il fonde le schéma explicatif de la cause efficiente, directe et unique.

La recherche-action ne suit pas ce principe car elle s'intéresse surtout à des phénomènes sociaux singuliers, voire uniques. De plus les faits sociaux, lorsqu'ils sont semblables, ne se reproduisent pas à l'identique, car étant des constructions humaines ils dépendent de l'histoire qui les a produits. Ils contribuent aussi à modifier le milieu social, ce qui fait que la répétition d'une expérimentation sociale est théoriquement rigoureusement impossible. Weber (Weber, 1965) caractérisait les sciences sociales comme des sciences de la culture qu'il opposait aux sciences de la nature, notamment à partir de cet argument. La recherche-action parce qu'elle doit transformer des situations concrètes singulières ne peut répondre aux exigences de répétabilité du déterminisme.

3) Clôture, séparabilité et additivité

Le principe de clôture établit que l'on peut séparer un objet d'étude de son contexte naturel sans qu'il en soit altéré. Dès lors, l'objet d'étude est assimilé à un système fermé indépendant de son environnement et peut-être étudié en laboratoire. Les systèmes sociaux n'ont pas cette propriété, et leur clôture introduit une artificialité qui limite leur possibilité d'étude dans le laboratoire. C'est en effet l'artificialité et non le coût que représenterait la création d'un système social artificiel, qui est la limite absolue de l'étude en laboratoire des situations sociales.

La séparabilité stipule que les propriétés d'un objet d'étude n'interagissent par les unes sur les autres, de telle sorte que l'on peut modifier l'une sans que les autres en soient affectées. Ce principe permet l'explication par la cause unique, car si un phénomène a des causes multiples, on peut supposer que des propriétés distinctes n'ont pas été séparées et qu'il faut poursuivre l'analyse. La séparabilité ne s'applique pas dans les sciences de l'Homme. Ainsi connaître peut permettre d'éviter des erreurs, donc connaissance et comportements ne sont pas indépendants. Cette interactivité rend caduc le schéma explicatif de la cause unique, elle introduit la possibilité des causes multiples, d'équifinalité, de rétroactions et de causalités circulaires.

L'additivité est une propriété des ensembles comme la séparabilité. Ainsi ajouter un caillou à un tas, c'est réunir un élément à un ensemble, cela ne fait qu'augmenter sa cardinalité; par contre ajouter un membre à une équipe déjà constituée peut modifier toutes les relations préexistantes entre les différents membres. Il s'agit là de la propriété systémique d'intégration.

L'expérience tirée de nombreuses recherche-action montre que les phénomènes sociaux présentent les caractéristiques des systèmes ouverts, ce

qui demande d'autres modes de pensée et d'autres schémas explicatifs que ceux qui ont été élaborés pour rendre compte des propriétés des ensembles.

2. Les fondements épistémologiques de la recherche-action

Le besoin de fondements épistémologiques nouveaux n'a pas été ressenti dès les origines de la recherche-action. C'est en réponse aux problèmes que leur posait le terrain, que les chercheurs ont défini peu à peu la démarche de la recherche-action. Cet effort d'élaboration « méthodologique » s'est réalisé empiriquement à travers le déroulement de nombreuses recherche-action. Il a dans un premier temps mobilisé toutes les énergies. De ce fait, les problèmes épistémologiques restaient au second plan des préoccupations, bien que les chercheurs se soient aperçus très tôt que leurs démarches les éloignaient du cadre référentiel de la physique classique.

P. Herbst fut le premier dès 1970, à écrire que la recherche-action était fondée sur d'autres paradigmes que ceux de la recherche classique. Par la suite le besoin de réfléchir sur les aspects épistémologiques de la recherche-action se fit sentir pour des raisons tant théoriques que pratiques. Il fallait :

- définir la recherche-action en la distinguant d'autres activités connexes telles que la recherche appliquée, l'intervention à des fins de conseils, etc.;
- asseoir sur des bases théoriques la nature de la recherche-action et permettre ainsi une analyse critique de sa démarche;
- préciser les problèmes et les conjectures à débattre pour fonder le statut exact des savoirs élaborés au cours des recherche-action;
- faciliter la résolution des problèmes qui se posent dans la conduite de la recherche-action;
- déterminer les évolutions possibles de la recherche-action et les directions vers lesquelles avancer.

Les chercheurs travaillèrent sur ces questions durant les décennies 70 et 80. La nécessité d'établir un cadre référentiel qui rassemble et structure toutes les propositions et discussions épistémologiques émises nous paraît aujourd'hui nécessaire afin d'éviter les répétitions, les réflexions circulaires et de permettre des avancées significatives. C'est ce travail que nous allons faire en formulant les fondements épistémologiques de la recherche-action par une suite de principes. Ces principes tentent d'expliquer autant que faire se peut les paradigmes qui inspirent la pratique de la recherche-action. Nous sommes conscient que ce travail ne représente qu'un niveau élémentaire de clarification de ces fondements, mais il est le seul accessible actuellement.

Après avoir énoncé chaque principe, nous expliciterons sa signification, sa portée et son importance pour fonder la recherche-action. Nous montrerons également chaque fois que possible la liaison entre ce principe et les changements paradigmatiques existant dans d'autres disciplines, pour justifier notre assertion qui situe la recherche-action comme une des voies de la révolution kuhnienne actuelle dans le domaine des sciences de l'Homme.

1. Le principe de l'interaction entre le phénomène et l'observation

L'observation modifie le phénomène. Tout résultat d'observation contient des traits provenant du phénomène et des traits provenant de l'observation. Ces traits sont indissociablement liés.

En physique, cette position est connue comme étant celle de l'école de Copenhague, élaborée par Niels Bohr pour rendre compte des résultats d'expériences physiques :

L'élucidation des paradoxes de la physique atomique a révélé le fait que l'interaction inévitable entre objets et appareils de mesure fixe une limite absolue à notre possibilité de parler d'un comportement des objets atomiques qui soit indépendant des moyens d'observation... aucun renseignement sur un phénomène... ne peut être interprété comme une information sur des propriétés indépendantes des objets : ce renseignement est lié à une situation définie, dont la description implique essentiellement les appareils de mesure en interaction avec les objets. (N. Bohr, 1938).

Ce principe introduit une rupture dans la manière d'envisager la connaissance scientifique. Il change le rapport de la connaissance au réel, la notion de vérité, et la définition des procédures de validation empirique.

Dans le référentiel classique, on supposait que l'observation (et l'expérimentation) permettait d'atteindre le réel. Ce principe établit entre le réel et la connaissance une barrière absolue, puisque jamais on ne pourra observer sans modifier ce que l'on observe. Toute connaissance n'est qu'une représentation du monde puisqu'elle dépend de l'observation. La connaissance scientifique devient elle aussi une représentation.

Dès lors les conjectures épistémologiques changent car la connaissance scientifique n'apparaît plus comme le seul mode de connaissance qui permette d'atteindre le réel donc la seule vraie connaissance. La validation n'est plus la discrimination entre le vrai et le faux. Il en résulte que les questionnements épistémologiques se transforment et deviennent : Qu'est-ce qui distingue la connaissance scientifique des autres représentations? Quel est son rapport au réel? Peut-on encore parler de progression de la connaissance scientifique

dans une approche vers le réel? Si oui, comment peut-on reconnaître cette progression? Nous discuterons des réponses qu'apporte la recherche-action à ces questions plus loin.

En second lieu, il devient légitime de considérer la perturbation qu'une démarche de recherche implique sur le phénomène étudié, et par voie de conséquence, de mettre en oeuvre des démarches de recherche, telle que la recherche-action, qui modifie l'objet étudié. Cependant la règle de pensée ancienne qui consistait à tenir pour inexistante la perturbation et interdisait d'en considérer les effets reste prégnante dans les esprits. Elle continue de nos jours à enfermer la connaissance scientifique dans le champ d'une pratique qui se veut non perturbante et qui la limite sévèrement.

2. Le principe de l'ouverture

Tout savoir n'est que partiel vis-à-vis de la réalité à laquelle il se réfère. La prévision de l'évolution des systèmes n'est possible que dans certains cas limites. La connaissance exhaustive d'une situation réelle est impossible.

Trois raisons militent en faveur de ce principe :

- l'incertitude liée à la dépendance observation/phénomène. Les relations de Heisenberg en sont une expression quantifiée;

- le coût du recueil de l'information. Dès qu'une situation devient complexe, le coût du recueil de l'information devient prohibitif. Ce coût ne s'exprime pas seulement en ressources matérielles mais aussi en temps, une description exhaustive nécessiterait un temps infini;

- l'indétermination intrinsèque à certains systèmes. Certains systèmes possèdent des degrés de liberté internes. Par exemple : les corps radioactifs, les êtres vivants qui sont des systèmes ouverts et les êtres humains qui possèdent la capacité d'autonomie et une intériorité inaccessible à l'observation extérieure.

La recherche-action est très directement liée à ce principe, car elle vise à comprendre les systèmes ouverts, à maîtriser les processus ouverts. Nous entendons par processus ouverts des processus qui ne sont pas totalement prévisibles et qui ne peuvent être totalement programmés. Une autre manière de définir les processus ouverts est de les décrire comme des processus où peuvent se produire des créations et des inventions.

Les processus ouverts peuvent exister dans d'autres domaines que celui des sciences sociales. Il y a des activités où le hasard joue un rôle. En physique dans la désintégration naturelle des noyaux radioactifs, en biologie dans la mutation des espèces. Tous les phénomènes sociaux sont

des processus ouverts. Cela est dû à quatre raisons. La première est la complexité. Dans le plus simple des systèmes sociaux, le nombre de variables à considérer si l'on veut être exhaustif s'avère impressionnant, donc une partie de l'indétermination proviendra de l'impossibilité à recenser et à tenir compte de toutes les informations nécessaires pour maîtriser son évolution. La seconde raison est plus importante, c'est l'autonomie des personnes. Cette autonomie empêche un observateur extérieur de prévoir le comportement d'un sujet avec certitude.

La troisième raison est l'intériorité. Reconnaître l'intériorité, c'est accepter de considérer que chaque homme possède un monde intérieur de pensées, de sentiments, de besoins et de valeurs qui ne peut être connu que si la personne accepte de les exprimer. Même dans ce cas, les éléments du monde intérieur ne peuvent être totalement connus, car il existe une différence entre une émotion et son expression, comme nous l'expérimentons tous. En outre, il y a au sein de chaque être un inconscient qui est hors de sa connaissance propre. Parmi les théories existantes, se déroule un débat sur le degré de connaissance qu'un observateur extérieur peut atteindre de l'intériorité d'un sujet, mais aucune d'elles ne prétend que cette connaissance puisse être totale. Cela constitue donc une source d'indétermination dans les processus humains. La quatrième raison est l'existence de la conscience réflexive chez l'homme. L'homme sait, sait qu'il sait, et est capable d'apprendre. Cela lui permet d'introduire de l'inattendu, du neuf, de l'invention dans ses activités.

Le concept de processus ouvert est né de la recherche-action. L'ont préfiguré les notions de processus d'apprentissage chez E. Thorsrud (Thorsrud, 1972), de tendances émergentes chez F. Emery (Emery, 1967) et de directions de diffusion de P. Herbst (Herbst, 1976). L'exemple le plus illustratif d'un processus ouvert est le développement de la connaissance scientifique. Nul ne peut prévoir son développement. La date à laquelle une invention sera réalisée a résisté jusqu'à présent à toutes les tentatives faites pour la programmer.

On peut opposer aux processus ouverts les procédures qui sont totalement prévisibles, programmables et reproductibles. Cette distinction théorique est utile mais dans le monde physique aucun processus n'est entièrement prévisible, des aléas pouvant toujours survenir. On peut alors considérer les procédures déterministes comme un cas particulier limite des processus ouverts, celui où l'indétermination est très faible par rapport au niveau de pertinence de l'étude.

Nous adoptons la définition que donne Von Bertalanffy (1973) des systèmes ouverts. Ils se différencient de ce que nous appelons des « objets » qui possèdent pour nous les caractéristiques des systèmes fermés de la physique.

Ici encore aucun système concret n'est totalement fermé. Un objet peut être considéré comme fermé dans la mesure où ses échanges avec son environnement sont considérés comme négligeables pour la connaissance de son état. Le déterminisme peut ainsi se définir comme le référentiel épistémologique de la connaissance dans le cas limite où tous les systèmes sont des objets et tous les processus sont des procédures.

Le principe de l'ouverture s'impose dans toute recherche-action où ce qui est programmable ne représente qu'une faible partie de son déroulement. Elle doit reconnaître comme légitime les moyens d'actions et les modes d'élaboration de savoirs qui admettent l'existence de processus ouverts. La prise en compte des caractéristiques d'ouverture conduit à donner au déroulement de la recherche-action des traits spécifiques tels que :

- la participation des usagers à la définition des problématiques et des hypothèses de recherche;
- la reconnaissance de l'importance de l'idiosyncrasie des acteurs au sein d'une recherche-action;
- le développement de formes participatives dans la conduite et la réalisation du changement.

Cette prise en compte devrait conduire à des connaissances qui contiennent dans leur fond comme dans leur forme une part d'indétermination et d'ouverture. Cela provoque un bouleversement dans l'idée même que nous nous faisons d'une connaissance que nous imaginons mal être partielle. Cela pose également un problème très difficile à résoudre, car nous ne savons pas exprimer un savoir qui n'est que partiellement déterminé.

3. Le principe de l'unité entre la recherche et l'action

L'élaboration de la connaissance requiert une transformation de la réalité à laquelle elle se réfère

Ce principe résulte d'un paradigme qui associe intimement connaissance et action et qui a inspiré toute une lignée de penseurs pour lesquels « on ne connaît bien que ce que l'on fait ». Ce lien a souvent été évoqué dans l'histoire de la connaissance scientifique, notamment par G. Vico et plus récemment par K. Lewin (Lewin, 1951) lorsqu'il définit la réalité sociale et la validation de concepts qui s'y réfèrent.

« La réalité à laquelle se réfère un concept dans les sciences sociales, s'établit à partir du moment où l'on peut la transformer, plutôt que lorsque l'on se contente de l'observer » (Lewin, 1947).

Pour ces penseurs la dichotomie entre pensée et action n'est que provisoire, il existe une forme de connaissance qui unit théorie et pratique. La recherche-action est au cœur de ce paradigme, elle en constitue l'expression la plus moderne. Elle est la voie la plus efficace pour explorer les nouvelles directions et les nouvelles créations de ce paradigme.

Nous examinerons les conséquences de ce principe sur les problématiques de la validation des propositions scientifiques. A partir du moment où le principe de dépendance établit que l'observation n'est pas l'appréhension du réel mais une représentation du réel, se pose la question de la relation entre représentation et réel? Toutes les représentations ont-elles le même statut vis-à-vis du réel? Qu'est-ce qu'une représentation scientifique du réel?

Le principe autorise une réponse (qui est loin d'épuiser les réponses possibles à ces questions), basée sur la liaison entre la représentation d'un réel et l'action sur ce réel. Rappelons qu'on appelle « procédure de validation empirique » un ensemble d'activités liant un savoir et une action et qui confère à ce savoir une validité reconnue par une communauté scientifique donnée. Dans l'étude des systèmes complexes (qui comprend la recherche-action), on pourrait distinguer plusieurs niveaux de validation. On pourrait dire qu'une proposition sera plus ou moins « scientifique » selon qu'elle aura subi ou non différentes procédures de validation empirique :

A. *Le niveau de vraisemblance :*

Il caractérise le savoir tiré de l'acte d'observer. Une proposition résultant uniquement d'observations sera qualifiée de *vraisemblable*. Au sein de la vraisemblance, une progression est elle-même possible selon le degré d'intersubjectivité atteint par la proposition. Ainsi une proposition résultant d'une observation unique par un observateur unique sera moins vraisemblable qu'une proposition résultant d'une observation sur laquelle plusieurs observateurs s'accordent et moins vraisemblable que des observations répétées faites par un grand nombre d'observateurs.

Cette gradation existe dans un domaine tel que l'astronomie que nous choisissons à dessein pour montrer que notre raisonnement s'appuie sur des pratiques de recherche en-dehors de la recherche-action. L'observation d'un phénomène *céleste* par un seul astronome, si elle a été effectuée dans des conditions acceptables sera considérée comme vraisemblable, mais suscitera des recherches de la part d'autres astronomes pour confirmer ou infirmer cette proposition. Si ces autres observateurs réussissent et s'accordent à propos de l'observation de ce phénomène, la proposition gagnera en vraisemblance. Si l'on découvre en outre d'autres phénomènes de la même catégorie, la vraisemblance sera augmentée.

Il en va de même en sciences sociales. Nous avons identifié (Liu, 1990) une catégorie de recherches qui ont pour fin de définir des représentations vraisemblables à partir de situations complexes. Nous les avons dénommées études de définition, car ces représentations conduisent le plus souvent à la définition d'objets de recherche.

B. *Le niveau de prévision :*

Il caractérise le savoir provenant d'actions d'investigations. Nous pensons qu'un seuil qualitatif est franchi lorsque la proposition énoncée d'abord comme une hypothèse se trouve « confirmée » par l'observation d'un événement naturel. Cette observation aura dès lors été précédée par des investigations théoriques ou pratiques. La prévisibilité implique la vraisemblance et la validation établit alors une connaissance non seulement vraisemblable mais prévisible.

Pour illustrer notre propos, l'observation directe par les astrophysiciens d'une super nova a été une confirmation au niveau de la prévisibilité des hypothèses fondant la théorie qui prévoyait cette possibilité. De même, pour nous en tenir à des cas célèbres, la mesure de la déviation d'un rayon lumineux lors d'une éclipse de soleil a été une confirmation au niveau de la prévisibilité, de la théorie de la relativité générale d'Einstein. Remarquons à partir de cette expérience, qu'il existe aussi en physique, des gradations dans la notion de prévisibilité. En effet, l'expérience a mis en évidence une déviation qui a validé pour partie la théorie de la relativité générale, mais pour partie seulement, car l'angle de déviation prévu et l'angle mesuré différaient en valeur. Au cours des recherches-action, le niveau de prévision est atteint lorsqu'un événement anticipé, mais hors de contrôle s'accomplit.

C. *Le niveau de la faisabilité :*

Il caractérise le savoir résultant d'actions de construction. Un second seuil qualitatif est franchi lorsque la réalisation d'un projet prévu, programmé dans ses objectifs et dans ses moyens, confirme l'énoncé d'une hypothèse qui devient alors une proposition « faisable ». La procédure de validation est ici la confirmation par un événement construit (par l'homme) d'une anticipation.

Deux grandes catégories de ces procédures de validation existent pour ce niveau :

- l'expérimentation en laboratoire qui concerne la validation des relations répétées;
- la réussite de projets « *dans la vie réelle* » pour reprendre les termes de K. Lewin (Lewin, 1947), qui concerne la validation des phénomènes singuliers.

Remarquons que tous les projets ne conduisent pas à la validation de propositions significatives et originales. Cela tient en premier lieu à leur nature, selon qu'ils sont ou non innovateurs, mais cela peut aussi provenir du fait qu'ils ne font pas l'objet d'un effort de recherche associé. Dans cette perspective, la recherche-action représente une démarche indispensable pour qu'un projet révèle toutes les connaissances qu'il recèle.

A la limite, chacun des actes de notre vie courante constitue une épreuve de confirmation d'un certain nombre d'hypothèses qui ont été baptisées (improprement du point de vue de la logique, (K. Popper, 1972) du nom de lois : la loi de la gravitation par exemple. Tout constructeur fait de même implicitement chaque fois que son plan se réalise. Il prend conscience de cet état de fait, lorsque son projet se situe aux limites de ce que prévoient ces lois. Dans ce cas, le succès du projet sera signe que pour des conditions spécifiques, la limite a été franchie, donc que la faisabilité est établie pour ces conditions locales.

La faisabilité n'implique pas toujours la prévisibilité, car des événements se produisent sans être prévus, ou même sans pouvoir être prévus. On appelle « hasard » ce mode de réalisation. La faisabilité en tant que procédure de validation s'établit aussi de manière progressive. La réalisation d'un projet unique, s'il suffit à établir le franchissement du seuil, n'établit la faisabilité que dans des conditions strictement définies, réalisables peut-être une seule fois. Les notions de reproductibilité, de fiabilité, etc. impliquent des progressions dans la faisabilité, mais nous arrivons ici à la frontière entre la recherche et la production, nous ne l'explorerons pas plus avant.

La validation graduelle que nous venons de proposer implique à toutes ses étapes une modification de la réalité observée. Celle-ci peut être minime (dans le cas d'une observation astronomique par exemple, mais les physiciens nous affirment qu'elle existe) ou significative (dans le cas d'une enquête sociale par exemple) pour la vraisemblance et la prévisibilité. Elle est forte et massive dans l'étape de la faisabilité.

Signalons que le lien épistémologique entre action et recherche ne se limite pas à l'administration de la preuve. L'expérience des recherche-action a montré que :

- Lier action et recherche permet la découverte de savoirs différents de ceux que l'on obtient lorsque ces deux activités sont séparées.
- Lier l'action et la recherche oblige à s'interroger sur la nature de ces deux activités et les conditions de leur exercice. Notre discussion actuelle montre l'importance des interrogations et des remises en cause que suscite la recherche-action sur l'activité de recherche. Il en va de même pour l'action

(cf. supra l'article de P. Lépée) qui est aussi remise en cause lorsqu'elle s'exerce dans la recherche-action.

4. *Le principe des valeurs partagées*

Toute recherche sociale s'effectue dans un cadre de valeurs communes à tous les participants. Ces valeurs doivent être explicitées autant que faire se peut car elles influencent directement les résultats obtenus.

Le principe affirme que toute recherche sociale se situe dans le cadre d'un ensemble de valeurs qui donne signification aux résultats trouvés. Cette position est proche de celle de la sociologie compréhensive de Max Weber (Weber, 1965). A côté de sa portée épistémologique, ce principe a aussi une portée déontologique, car les actions engagées au cours de la recherche-action devront respecter cet ensemble de valeurs, puisqu'il s'agit très souvent de modifier des situations impliquant des personnes et des systèmes sociaux.

Cette référence aux valeurs n'est pas le propre de la recherche-action ni même des sciences sociales. La biologie, pour ne citer que ce domaine, par son développement doit aussi considérer le domaine éthique et respecter les règles d'un code déontologique sous peine de dévier vers des monstruosité. Cependant dans les sciences de la nature et dans une moindre mesure en biologie, les valeurs interviennent pour définir le champ des recherches acceptables, mais ne jouent aucun rôle dans l'élaboration des connaissances qui se réfèrent à une nature indépendante de valeurs.

Il n'en est pas de même dans la recherche-action, où le principe va au-delà de la définition de règles situant des limites à ne pas dépasser, des domaines à ne pas explorer, pour instituer une dépendance entre la connaissance et les valeurs. Les connaissances obtenues dépendent des valeurs partagées car les valeurs suscitent des règles. Ces règles dirigent l'activité humaine. En outre les valeurs jouent comme des forces sociales. Elles participent directement à la mise en œuvre de la recherche-action.

Illustrons notre propos en citant E. Thorsrud qui anima les recherche-action qui aboutirent à l'instauration d'une politique de Démocratie Industrielle en Norvège.

« Le concept de Démocratie Industrielle fut jugé suffisamment significatif pour les acteurs (la Confédération patronale NAF, le syndicat ouvrier LO et le gouvernement norvégien) et la valeur accordée à ce concept fut telle, qu'ils décidèrent de créer un comité commun qui avait pour objectif d'établir les conditions de mise en œuvre d'une politique sociale sur une grande échelle

pour une période de dix ans. Cette décision n'avait pas de précédent dans la politique nationale. » (Thorsrud, 1972)

Ce principe et celui de l'unité « recherche/action », ont été les principes les moins développés au cours des recherches et n'ont pas livré une part significative de leurs potentialités. Nous pensons qu'il faut en rechercher la raison dans le fait que ce sont les deux principes les plus éloignés de la pensée classique, et que nos esprits ne sont pas habitués à les considérer. Il ne fait pas de doute pour nous, que dans le futur ils soient à l'origine d'avancées significatives.

5. Le principe de la pluralité et de la complémentarité des représentations

L'esprit humain peut appréhender une situation complexe à différents niveaux de globalité, d'abstraction et de signification selon des représentations compatibles entre elles et transmissibles à d'autres esprits humains.

Ce principe fonde l'immanence de la pensée scientifique (Joly, 1992). Il établit aussi la pluralité des représentations d'un même phénomène et les relations qui peuvent s'établir entre elles. Il fonde la possibilité d'accords intersubjectifs.

Dire que la pensée scientifique est immanente, signifie qu'elle se justifie elle-même, qu'elle n'a pas besoin d'être légitimée par un pouvoir extérieur qu'il soit social, politique ou divin. Descartes situait l'immanence de la pensée dans « l'évidence » comme en témoignent ces extraits du « Discours de la Méthode » :

« ... de ne recevoir jamais aucune chose pour vraie que je ne la connusse évidemment être telle... et de ne comprendre rien de plus en mes jugements que ce qui se présenterait si clairement et si distinctement à mon esprit que je n'eusse aucune occasion de le mettre en doute. »

Le principe énoncé établit cette immanence en reconnaissant à l'esprit humain la capacité à se représenter une situation concrète et à lui donner une signification. Il élargit « l'évidence » cartésienne qui donne naissance à une représentation en stipulant que cette représentation peut s'effectuer de plusieurs manières. Il reconnaît la possibilité d'un continuum de modes de représentation depuis celui qui résulte de l'appréhension globale liée à la théorie de la forme (Gestalt) jusqu'à celui de l'appréhension analytique que Descartes semble tenir pour seul valable.

Une représentation acquiert un sens à travers une description qui est formulée dans un langage préexistant. L'existence de ce langage qui peut au-delà de l'oral et de l'écrit, utiliser d'autres modes d'expression (dessin,

photographie...), permet sa transmission à d'autres esprits humains et sa signification peut être traduite dans d'autres langages. Le principe stipule ainsi que les descriptions issues des représentations sont significatives pour d'autres esprits humains que celui de l'observateur et acceptables par eux en tant que descriptions d'une situation concrète observable. Cette partie du principe fonde la possibilité d'une signification intersubjective et celle d'observations sur lesquelles peut s'établir un accord subjectif.

Les conditions précises selon lesquelles peut s'établir un accord intersubjectif à partir des observations d'une situation concrète constituent les procédures de validation empirique d'une proposition, tandis que les conditions selon lesquelles peut s'établir un accord intersubjectif quant à la signification donnée à la description constituent les procédures de validation logique.

Le principe établit aussi que l'ensemble des représentations liées à un même phénomène sont compatibles entre elles pourvu que l'observation soit bien conduite. La complémentarité des représentations peut s'établir selon différentes dimensions :

– *par addition de points de vue.* Tout point de vue est partiel. Des points de vue différents peuvent donner lieu à des descriptions différentes d'une même situation. Ainsi, une évolution sociale pourra être étudiée sur les plans économique, sociologique, technologique, etc.;

– *par approximation.* C'est-à-dire par la prise en compte d'un niveau plus ou moins grand de précision. Ainsi on pourra décrire la fabrication d'un produit chimique à partir d'autres produits qui seront les matières premières. On pourra aussi la décrire au niveau de la physique atomique qui fera intervenir les mêmes corps chimiques mais à des niveaux de description très différents, plus détaillés;

– *par niveau d'abstraction.* C'est-à-dire par des significations différentes données à une même situation. Ainsi une situation de chômage pourra être interprétée vis-à-vis de ses conséquences sur les individus, ou du point de vue de l'économie internationale;

– etc...

Cette complémentarité autorise la définition d'une progression de la connaissance selon l'une ou l'autre des dimensions évoquées. Dans la science classique, la dimension retenue pour mesurer la progression du savoir était l'approximation. Plus la connaissance d'un phénomène était précise et plus la connaissance apparaissait comme exacte, *i.e.* s'approchant davantage de la réalité.

Le principe de représentation établit donc que l'esprit humain peut élaborer à partir de l'observation d'une situation concrète :

- 1) Une connaissance immanente
- 2) Une pluralité de représentations
- 3) Leurs complémentarités
- 4) L'intersubjectivité de ces représentations.

Les caractéristiques 2 et 3 de ce principe répondent aux exigences de la recherche-action, car celle-ci doit effectuer des diagnostics de situations qui font souvent appel à des représentations multiples et complémentaires : appréhensions globales construites à partir de résultantes d'interactions complexes, dont l'analyse est impossible car les interactions élémentaires ne peuvent être identifiées dans les agrégats; analyses précises en vue d'une réalisation qui ne peut négliger les détails. Ainsi, il est essentiel dans tout changement social d'identifier l'existence de structures (parti, syndicat ou plus simplement norme culturelle...) qui lient des individus et de ne pas les traiter comme s'ils étaient isolés, mais il est non moins essentiel de tenir compte de leurs idiosyncrasies. Cet aller et retour constant entre les différentes représentations nécessaires pour appréhender chaque fois le niveau pertinent de l'action et de la compréhension, induit la nécessité de ce principe.

6. *Connaissance locale et connaissance générante*

L'esprit humain est capable de situer des faits locaux (singuliers et temporaires) dans le développement d'un processus qui les génère. Il est aussi capable d'inventer des comportements et des actions locaux pour mettre en œuvre le processus qui lui permette d'atteindre les fins qu'il s'est fixées.

Nous explicitons dans un premier temps ce principe qui répond aux nécessités de la recherche-action puis nous montrerons les raisons qui le justifient.

Le principe stipule qu'il existe deux niveaux de connaissance : le niveau local et le niveau générant et propose une relation entre ces deux niveaux. Le niveau de connaissance local est le niveau de la connaissance des faits particuliers dans leurs singularités concrètes. Ce niveau conduit à des savoirs descriptifs, des savoir-faire en termes de modes opératoires et des savoir-être intériorisés que l'on décrit sous forme de traits idiosyncrasiques tels que les dons, les charismes... Le niveau de connaissance générant est celui de la connaissance des processus qui donnent naissance à ces faits locaux.

Ces processus sont des processus ouverts, donc qui ne sont que partiellement déterminés. Ils contiennent des potentiels générants, c'est-à-dire

des entités dynamiques qui ont la possibilité de se manifester (potentiel agissant) ou de ne pas le faire (potentiel latent). Lorsqu'un potentiel agit, sa manifestation peut prendre plusieurs formes locales. Illustrons cette notion par un exemple. Une situation sociale qui suscite le mécontentement crée parmi ceux qui la subissent un potentiel de contestation. Celui-ci peut se manifester ou non, et s'il se manifeste, il peut le faire selon une grande variété de formes. Cependant ces formes ne sont pas totalement arbitraires, il est possible de fixer des limites aux formes de manifestations. Nous dirons qu'il existe un jeu de manifestations à l'intérieur du champ des manifestations possibles du potentiel, que nous appellerons le champ des possibles. Ainsi pour reprendre notre exemple, s'il s'agit d'une politique qui suscite un mécontentement général, le champ des possibles exclura des manifestations de soutien à cette politique.

Dans sa première partie, le principe stipule qu'un observateur peut trouver en identifiant et en reliant des faits locaux, la direction de leur évolution et les forces qui sont à l'œuvre pour les produire, c'est-à-dire identifier le processus ouvert et les potentiels qui les génèrent. La seconde partie du principe stipule qu'une conduite humaine procède d'une intentionnalité qui imprime un sens aux actes qu'elle accomplit et qu'elle tire parti des événements locaux pour poursuivre la fin qu'elle s'est fixée. Elle réalise donc la finalité qu'elle s'est fixée à travers un processus ouvert et en mettant en œuvre des potentiels générants.

La distinction des deux niveaux local – générant est bien adaptée à la compréhension du déroulement de la recherche-action. En effet, celle-ci, par l'observation des changements sociaux dans la durée, permet l'identification de processus ouverts et le repérage des potentiels en œuvre et même de certains potentiels latents. Corrélativement par sa participation à l'action, elle découvre et met en œuvre des potentiels pour réaliser le projet qu'elle poursuit.

Le rapport qui existe entre les deux niveaux local et générant est celui qui autorise le passage :

- du particulier au général;
- du singulier au transférable;
- des manifestations aux déterminants.

L'intelligibilité et l'explication se situe au niveau générant, tandis que la manifestation concrète est locale. Ce découplage est nécessaire lorsque l'on veut quitter le schéma de la cause efficiente unique et directe, et introduire un jeu de possibles.

Notons que la vie a inventé ce découplage. Il existe entre le programme génétique et l'individu, et se manifeste dans la distinction entre l'espèce et les individus. Les biologistes en différenciant le génotype du phénotype, la microévolution de la typogénèse (Ruffié, 1983) ont reconnu l'existence de deux niveaux semblables dans leur domaine scientifique. Ainsi un jeu de possibles au niveau du « local » permet d'inclure une part d'indétermination dans la connaissance sans perdre l'intelligibilité, la prévisibilité et la faisabilité.

Nous montrerons dans le tableau ci-après les conséquences de ce principe et le rôle qu'elles jouent en les comparant au mode de connaissance lié au déterminisme.

CONNAISSANCES ÉLABORÉES PAR LA RECHERCHE CLASSIQUE	CONNAISSANCES ÉLABORÉES PAR LA RECHERCHE ACTION
PARTICULIER — GÉNÉRAL Tout particulier doit posséder tous les traits du général	LOCAL — GÉNÉRANT Le local est une réalisation dans le jeu des possibles du générant
CAUSE — EFFET Efficace, directe, immédiate, unique	POTENTIEL — MANIFESTATION Un potentiel peut se réaliser à travers des manifestations différentes
PRÉVISION Exacte et certaine pour un fait précis	PRÉVISION Incertaine, à l'intérieur d'un champ de possibles
FAISABILITÉ Mise en œuvre d'une conception exhaustive La reproduction exacte est possible	FAISABILITÉ La réalisation dépend d'un processus ouvert où se manifestent des potentiels générants Une reproduction exacte est impossible
SAVOIR-FAIRE Modes opératoires Techniques Méthodes	SAVOIR-FAIRE Transferts Heuristiques Démarches
SAVOIR-ÊTRE Domaine ignoré délibérément	SAVOIR-ÊTRE Développement d'attitudes Création de valeurs Réveil de potentiels latents

Conclusion

Notre démarche a consisté à construire un référentiel épistémologique propre à la recherche-action à partir de la prise en compte des enseignements élaborés par les chercheurs qui ont piloté des recherche-action dans toutes les

parties du monde et dans toutes sortes de circonstances. Cette construction répond au besoin ressenti par ceux qui pratiquent la recherche-action d'avoir un fondement cohérent pour leur démarche. Elle permet également une présentation de la recherche-action qui répond à certaines des objections de ceux qui cherchent à la comprendre en résolvant des difficultés telles que :

- la contradiction entre une conception dominante de la recherche qui se perçoit comme non perturbante et une pratique fortement perturbante;
- les problèmes du statut et de la validation des connaissances scientifiques élaborées;
- la place et le statut à accorder aux valeurs;
- le schéma d'intelligibilité tel qu'il se dégage d'une recherche-action à partir du moment où celui de la cause efficiente unique et immédiate ne s'applique plus;
- la nécessité de concilier dans la démarche l'appréhension de phénomènes singuliers et la transférabilité vers d'autres situations.

Il va de soi que les réponses données ne sont pas complètes, mais nous pensons néanmoins qu'elles établissent un premier référentiel épistémologique ayant une certaine cohérence. Nous espérons que cette cohérence pourra être mise à l'épreuve à travers le développement de nouvelles recherche-action. C'est ce que nous appelons de nos vœux afin que puisse se poursuivre une réflexion épistémologique constructive et cumulative.

Bibliographie

- N. BOHR, *Physique atomique et connaissance humaine*, Paris, Gauthier Villars, 1961.
- P. G. HERBST, *Alternatives to hierarchies*. Martinus Nijhoff. Leiden. 1976.
- P. HERBST, *Behavioural World*. London. Tavistock Publications, 1970.
- B. JOLY, *Qu'est-ce qu'une connaissance scientifique*, Groupe Epistémologie de la recherche-action. Paris, 1992.
- T. S. KUHN, *La structure des révolutions scientifiques*, Paris, Flammarion, 1970 (traduction française).
- M. LIU, Problèmes posés par l'administration de la preuve dans les sciences de l'Homme. *Revue Internationale de Systémique*, vol. 4, n° 2, 1990, p. 267 à 294.
- K. LEWIN, *Frontiers in Group Dynamics II. Human Relations*, vol. 1, 1947, p. 143-154.
- K. LEWIN, *Field Theory and Experiment in Social Psychology in: Field Theory in Social Sciences*. New York, Harper and Row, 1951.
- J. RUFFIE, *La mécanique évolutive dans De la biologie à la culture*. Paris, Flammarion, 1983, Tome I, 302 p.

- E. THORSRUD, Policy making as a learning process, in CHERNS, SINCLAIR, JENKINS: *Social science and Government*, Tavistock, London, 1972.
- J. ULLMO, *La pensée scientifique moderne*, Flammarion, Paris, 1958.
- L. VON BERTALANFFY, *Théorie générale des systèmes*, Paris, Dunod, 1973.
- M. WEBER, *Essais sur la théorie de la science*, traduction, Paris, Plon, 1965.

CONCLUSION

SINGULARITÉS ET RUPTURES INTRODUITES PAR LA RECHERCHE-ACTION DANS LE CHAMP DE LA CONNAISSANCE

Lorsqu'il s'est agit de rédiger ce numéro spécial, le groupe de travail « Méthodologie et Épistémologie de la recherche-action » a souhaité que la richesse de ses échanges puisse se traduire dans un écrit nourri collectivement. Ce souhait a suscité des contributions écrites de la part de certains membres et deux journées de discussions auxquelles tous ont participé. Les contributions et les discussions ont porté sur la singularité, les potentialités et les fondements épistémologiques de la recherche-action. Il est alors apparu que la synthèse de ces contributions constituerait un texte approprié pour la conclusion de ce numéro.

Singularités et potentialités de la recherche-action

Pour tous les membres du groupe, la recherche-action se situe dans la révolution, en cours depuis le début du siècle, de la pensée et de la connaissance scientifique. Elle est une prise en compte de la complexité de la réalité selon le point de vue de la systémique. Elle apparaît comme une voie d'évolution de la méthodologie et de l'épistémologie des sciences de l'Homme.

Deux points principaux la situent dans cette révolution : sa situation vis-à-vis de la pensée moderne et son rapport à la création.

On a pu caractériser la pensée moderne comme une pensée immanente et unificatrice, c'est-à-dire une pensée n'ayant d'autre légitimité que sa rationalité propre et tendue vers une cohérence unitaire centrale, et on a vu dans cette tension sa limite essentielle, car il est souvent arrivé que cette pensée aboutisse à un discours idéologisant et uniformisant autour d'une ou de quelques idées centrales finalement incapables d'expliquer la richesse du monde. Face à cette tension centralisatrice, la recherche-action est orientée vers la compréhension des singularités locales, elle assure des cohérences de proximité et assume les antagonismes, les différences et les ruptures du foisonnement et de l'abondance du réel. Ce mode de pensée rejoint celui que